

LE MAUVAIS SUJET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LABIE, JOANNY AUGIER ET SALVAT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 7 JUILLET 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FÉLIX GUICHARD.	MM. PAUL LABA.	LA MÈRE GUICHARD.	Mmes St-FIRMIN.
BASTIEN, ouvrier armurier.	CH. PÉREY.	MARIANNE.	DAVENAY.
PALETOT, ouvrier en porcelaine.	COQUET.	CONSCRITS, OUVRIÈRES.	

La scène se passe en 1810, dans une petite ville du midi.

Le Théâtre représente une salle au rez-de-chaussée, meublé très simplement. Porte au fond, portes latérales. A gauche une table sur laquelle sont un écriroire, du papier et des plumes; chaises et bancs. Un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, BASTIEN.

Au lever du rideau, Marianne assise sur une chaise, à droite du spectateur est occupée à coudre; Bastien entre joyeusement une canne de tambour-major à la main et le chapeau orné de rubans.

BASTIEN.

Air de Bobèche (quadrille de Julien).

Gauch', droit' gauch', en avant!

La patrie
Nous cries :

L'français fuir! l'plus souvent!

Gauch', droit', gauch'; en avant!

Marchons, les amis,
Que nos ennemis
En dérouté soient mis!
Nous narguons le sort,
Nous bravons la mort
Et le plus faible a tort!
Gauch', droit', etc., etc.

Dis donc, cousine Marianne, me v'la pavoisé comme un mât de cocagne! Je ferai honneur à la compagnie; les amis m'ont nommé tambour-major.

MARIANNE, *souriant*. Tu es très bien... sauf la taille.

BASTIEN. La taille! merci! J'ai cinq pieds quatre pouces; je suis façonné en Cupidon!.. Ah! Napoléon, Napoléon, mon empereur et roi, tu vas posséder un fier troupiier, un d'tr à cuire, parole sacrée!

MARIANNE. Et un bon sujet surtout.

BASTIEN. De quoi! parce que j'aime un peu la bamboche, on m'appelle mauvais sujet!

MARIANNE. Dam!..

BASTIEN. Laisse donc, petite cousine, le jeu, les femmes et le vin, c'est l'accord parfait de cette boule ingrate que l'on nomme la terre.

MARIANNE. Tu expliques tout cela à ta guise.

BASTIEN. Faudrait p't'être que j'serais comme

ton frère... Bon enfant du reste, mais un peu bêtâ, le Félix.

MARIANNE. Il ne te ressemble pas, on le sait.

BASTIEN. Tiens, on n'est pas tous venus sous la même cloche... Du reste, il n'chasse pas de race, il ressemble peu à M. Guichard qui, depuis dix ans, a abandonné femme et enfans pour courir, on ne sait z'ou.

MARIANNE. Bastien, c'est mon père...

BASTIEN. C'est que, vois-tu, cousine, je comprends la noce... mais pas jusques là.

MARIANNE. Pourtant chacun ici te jette la pierre.

BASTIEN. Je m'en flanque pas mal! Dans un moment on tire la *suscription*, et ce soir, on part pour Vienne en Autriche, contrée ombragée de choucroute, de têtes carrées et de jolies blondes... Va-t-on en abattre de ce gibier!... Les hommes pour la terre, les femmes pour nous, l'empereur d'Autriche pour le petit Caporal, l'or et l'argent pour la France... chacun son beurre!.. La guerre, cousine, c'est le pot au feu de l'Etat, on y jette des mauvais sujets, et des tourlouroux, on écume des rois, et des maréchaux, plus que ça de monnaie!

MARIANNE. Deviens empereur si tu veux, bon sujet si tu peux, mais ne dis pas de mal de Félix, de Félix, le meilleur fils, le meilleur frère!..

BASTIEN. Et le plus grand capon du globe.

MARIANNE. Vraiment! Quand le feu a pris dans ton atelier, qu'est-ce qui a sauvé ce pauvre vieillard, le père Durand?

BASTIEN. Ça, c'est vrai, sans Félix, il brûlait ses deux cotterets; il rotissait comme une allouette!

MARIANNE. Et quand le fils de la voisine est tombé dans l'étang, qui s'est jeté à l'eau? qui a ramené l'enfant à bord?

BASTIEN. C'est Félix, mais bah! il savait bien qu'il ne risquait pas grand' chose.

MARIANNE. Pourquoi ça, donc ?
 BASTIEN. Parce qu'il est heureux comme
 quelqu'un qui ignore son père.

MARIANNE. Il est heureux...

BASTIEN. Oh ! ça, c'est connu, et je n'en veux
 pour preuve que ce qui lui est arrivé à l'âge de
 huit jours.

MARIANNE, *souriant*. Ah ! parce qu'il a gagné
 à la loterie.

BASTIEN. Eh ! mais. . .

AIR : *Ménage de Garçon.*

On l'a conduit chez un burlesque,
 Félix aussitôt par hasard,
 Empoigne le sac à la malice
 Où s'qu'il barbote en vrai canard ;
 Mais voyez la chance du moutard !
 Il retire enfin, Dieu sait comme,
 Trois bill's, et v'là mon p'tit farceur
 Qu'a pincé d'quoi s'ach'ter un homme
 Ou d'quoi s'débarasser d'sa sœur.

MARIANNE. Oui, et comme il sait que le
 père de celui que j'aime est un avaro, Félix
 déclare à notre mère qu'il entend et prétend
 que sa petite fortune serve de dot à sa sœur.

BASTIEN. Certainement qu'il a du bon dans
 les idées, mais je le trouve chose !

MARIANNE. Si pourtant il attrapait un mau-
 vais numéro.

BASTIEN. Lui ! Nous sommes trente qui met-
 tons la main dans le sac, aujourd'hui... Je gage
 qu'il a le numéro 47.

MARIANNE. Dieu le veuille ! (*On entend un
 tambour dans l'éloignement.*)

BASTIEN. Mais tiens, v'là le rappel. . . Vois
 s'il viendra, depuis trois quarts d'heures que je
 l'attends.

MARIANNE. Il dit adieu à notre bonne mère.

BASTIEN. Oui, ou bien il lui prépare son
 déjeuner... Chauffe la couche, va ! c'est modeste
 comme une jeune fille, ça ne boit que de l'eau
 et ça joue à pigeon-voile.

MARIANNE, *d'un ton de reproche*. Bastien...

BASTIEN. C'est bon, cousin, on se tait. . .
 Mais si tu lui disais de venir à cet homme qui
 n'en est pas un.

MARIANNE, *remontant la scène*. Le voici !

BASTIEN. Enfin !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FÉLIX.

BASTIEN, *à Félix qui entre*. Allons, cousin,
 emboitons le pas, et filons.

FÉLIX, *une couronne de roses à la main*. Tu
 me laisseras bien embrasser ma sœur....

BASTIEN. Oui, mais on enlève ça en deux
 temps ! (*Il embrasse Marianne.*) A ton tour !

FÉLIX. Va devant, je te rejoindrai. . . tu es
 la première lettre de l'alphabet, moi la septième.
 . . . j'ai le temps.

BASTIEN. C'est vrai, est-il heureux, ce gail-
 lard-là ! . . . Ah ! une idée. . . Félix, mets cette
 couronne de roses blanches sur ta tête, ça t'ira,
 innocent !

FÉLIX. Adieu, farceur !

BASTIEN, *à part*. Jobard ! va. . . (*Haut.*)
 Salut ! J'va pincer le numéro un.

Gauche, droite en avant, etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FÉLIX, MARIANNE.

FÉLIX. Eh bien, petite sœur, c'est donc au-
 jourd'hui que nous t'appellerons madame ?

MARIANNE. Oui, mon bon frère, et grâce à
 toi.

FÉLIX. Voyons, tu vas encore parler de mes
 bienfaits. . . dire que je t'ai dotée.

MARIANNE. Sans doute. . . c'est du dévoue-
 ment fraternel !

FÉLIX. Dis plutôt de l'égoïsme.

MARIANNE. Oh !

FÉLIX. Certainement ; j'aime à te voir joyeuse,
 heureuse ; j'aime à te voir parée. . . Tiens,
 laisse-moi placer cette couronne sur ta tête. . .
 que tu es gentille !

MARIANNE. Vraiment ?

FÉLIX. On dirait la Sainte-Vierge de notre
 église. . . Pour toi, petite sœur, pour toi et
 pour ma mère, je donnerais ma vie... je vou-
 drais avoir des millions pour vous faire goûter
 tous les plaisirs de ce monde.... Je t'achèterais
 des robes cousues avec de l'or, tu aurais des
 diamans tant qu'il te serait possible d'en porter
 et des friandises à bouche, que veux-tu !

MARIANNE. Bon Félix !

BASTIEN. Ah ! c'est que je vous aime toutes
 deux, je vous aime !

AIR :

Après de vous mon bonheur est extrême,
 Tous vos plaisirs ne sont-ils pas les miens,
 Le plus beau ciel est le ciel où l'on aime
 Et le bonheur est le plus grand des biens.
 Pour obtenir de l'or, l'nn expose sa vie,
 Pour gagner le bonheur, l'autre perd la raison,
 La fortune jamais n'excita mon envie
 Ma sœur est mon trésor, l'honneur de ma maison.
 Après de vous, etc. (Reprise ensemble).

MARIANNE. Félix, sais-tu pourquoi notre
 mère a voulu que mon mariage se fit juste le
 jour où tu tires à la conscription ?

FÉLIX. Pour avoir deux bonheurs à la fois ;
 car j'aurai un bon numéro, j'en suis sûr.

MARIANNE. Qui te l'a dit ?

FÉLIX. Ma mère.

MARIANNE. Et si le sort en décidait autrement ?

FÉLIX. Impossible ! Dieu ne voudrait pas
 nous séparer. . .

MARIANNE. Ah ! j'ai besoin de te croire. (*Tous
 deux se tiennent enlacés et se font des caresses.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PALETOT.

PALETOT. Que vois-je ! Marianne dans les
 bras d'un homme mâle ! sacrelotte ! sacrelotte !

FÉLIX, *se retournant*. C'est toi, beau-frère,
 qu'as-tu donc ?

PALETOT. Oh ! bien joué ! bien joué ! le
 contre-maitre à papa, le futur beau-frère ! la
 jalousie retombe sur ma tête, je dois avoir l'air
 bête comme un chien de falence !

FÉLIX. Prends ma place, je te la cède, mais
 à une condition. . .

PALETOT. Laquelle ?

FÉLIX. Tu promets d'aimer ma sœur comme je l'aime !

PALETOT. Fi donc ! je l'idolerais, moi ! c'est bien plus fort !

FÉLIX. Adieu, mes amis, je reviendrai bientôt pour assister à la cérémonie.

PABETOT. Du conjugo, fameux ! au revoir, et bonne chance !

FÉLIX. Merci... (Il sort.)

SCÈNE V.

PALETOT, MARIANNE.

PALETOT. Enfin ! nous v'la en tête à tête conjugal, quasi... car, vous êtes Mam' Paletot... quasi, quasi, sacrelotte !

MARIANNE. Et c'est là ton costume de noce ?

PALETOT. Fi donc ! j'vas endosser l'habit bleu eiel, la culotte serin et les mollets.

MARIANNE. Dépêche-toi donc, paresseux !

PALETOT. Paresseux... Vous n'connaissez guère votre homme ; j'travailles depuis des heures induses... .

MARIANNE. En vérité !

PALETOT. Pardine ! papa qu'est un grigou, un avare premier numéro, lui qui ne songe qu'à fabriquer de la porcelaine, m'a dit ce matin : Eh ! faignant ! à la besogne !... Aujourd'hui, que j'ai répondu... Tiens qu'il m'a fait, n'y pas assez de la demi-journée pour confectionner une bêtise... .

MARIANNE. Une bêtise !

PALETOT. Oui, c'est le mariage qu'il qualifionne ainsi.

MARIANNE. Pauvre garçon ! De sorte que depuis ce matin... .

PALETOT. J'improvise, bergers, bergères, écossais, odalisses, sultanes, vases plusou moins grands, pots de crème et autres.

MARIANNE. Tu as fini, dieu merci.

PALETOT. Oui, mais j'ai fait d'la belle ouvrage, allez !

MARIANNE. Comment ?

PALETOT. Est-ce que j'avais la tête à la porcelaine...

Aïr de Masaniello.

Oublient la forme et le type,
Je me trompais du blanc au noir ;
Croyant fabriquer une pipe,
Je façonnais un entonnoir ;
Au lieu de magots de la Chine,
J'ai fait des Saint-Thomas-d'Aquin ;
Et sur le corps de Colombine,
J'ai mis la tête d'Arlequin !

MARIANNE. Etourdi ! à quoi pensais-tu donc ?

PALETOT. Oh ! sacrelotte, sacrelotte ! si on peut faire de ces questions... Je pensais à nous, je nous voyais à la mairie, je nous entendais dire *oui* tout d'un mot, je nous voyais s'attabler chez la mère Guichard... et puis je nous... je nous... sacrelotte ! un tas de choses que je vous dirai demain.

MARIANNE. Voyons, Paletot, ne me regarde pas comme ça, c'est malhonnête !

PALETOT. Demain, ça sera honnête.

MARIANNE. Finis, ou je m'en vas.

PALETOT. Faut que j'vous embrasse... je n'en dirai rien.

MARIANNE. Oui, avec ça que tu es discret... Du tout.

PALETOT. Si, si, un tout petit baiser... pour me rafraichir... mon cœur chauffe, chauffe comme un four à porcelaine.

MARIANNE. Demain, demain. (*Paletot poursuit MARIANNE qui se défend. Entre la mère Guichard.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE.

LA MÈRE. Laisse-le faire, ma fille, je suis là... .

PALETOT. Merci, mère Guichard, vous n'y perdez rien... je vas en prendre deux de plus que je vous repasserai. (*Il embrasse MARIANNE et sa mère.*) Compté, comptant, sans escompte... . Maintenant, mère future, réglons voir un peu l'ordre et la marche de la cérémonie... . Nous disons : à quelle heure faut-il être en grande tenue, les mains selon l'ordonnance ?

LA MÈRE, *souriant*. Au plus tard, dans peu.

PALETOT. Ça me chausse ! à quel instant du jour se dirigera-t-on vers la municipalité ?

LA MÈRE. Le plus tôt possible.

PALETOT. Ça me coiffe ! sera-ce avant ou après le tirage !

LA MÈRE. Oh ! après, après.

PALETOT. Tiens, de quel air vous dites ça ! seriez-vous dans des tranes par rapport à Félix ?

LA MÈRE. Non, non, mes enfans, je n'ai jamais été inquiète sur son compte, et aujourd'hui moins que jamais ; car j'ai rêvé cette nuit que notre bon ange choisissait lui-même le numéro de Félix.

MARIANNE. Et quel était ce numéro, ma mère ?

LA MÈRE. Le dernier, le meilleur de tous... Mais regarde M. Paletot, l'esprit fort qui se moque de nous... .

PALETOT. Moi ! du tout, du tout.

MARIANNE. Tu ne crois pas au bon ange ?

PALETOT. Par exemple ! Les bons anges avec leurs épingles d'or tout autour de leur tête et son mioche à la main... . Connu ! j'en fabrique journellement... Dire qu'il arrivera en chair et en os ou en porcelaine pour tirer à la conscription, ça, j'en ignore... . Mais voyons, mère Guichard, mettons les choses à l'extrême, et disons un supposé... si Félix partait ?

LA MÈRE. Eh bien ! que veut tu dire ?

PALETOT. Vous effarouchez donc pas... j'veux dire que je le remplacerai.

LA MÈRE, *vivement*. A l'armée ?

PALETOT. Du tout, ici... je me mettrais sur le pied de vous aimer comme un insensé !

LA MÈRE. Merci, mon garçon, mais vois-tu, on ne remplace pas un fils dans le cœur d'une mère... avant de renoncer au plaisir de voir mon Félix à chaque instant du jour, je vendrais tout ce qui me reste, je sacrifierais mon avenir et celui de ma fille.

PALETOT. Que dites-vous donc là, eh ! la mère ?

LA MÈRE. Je dis que votre mariage dépend du numéro que Félix amènera. . . Ainsi, priez Dieu pour lui et pour vous.

MARIANNE. Comment, ma mère ?

PALETOT. Bon ! je tombe en défaillance !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BASTIEN.

BASTIEN.

La victoire est à nous,

Voyez-vous,

La victoire est à nous.

Beau guerrier,

Le laurier,

C'est le r'venant bon du métier.

Vive l'empereur !

LA MÈRE. Eh bien, Bastie ! quelles nouvelles ?

BASTIEN. Les nouvelles que j'apporte, sont excellentes !

LA MÈRE. Félix à un bon numéro.

BASTIEN. Excellent ! (*A part.*) pour partir.

LA MÈRE. O mon Dieu, je vous remercie !

BASTIEN. Le destin est un particulier légèrement têtù, hein ! ma tante... il avait mis dans sa boussole que Félix serait général... Vous vouliez supprimer l'avenir glorieux du cousin.

LA MÈRE. Près de nous, il sera heureux ; le bonheur vaut mieux que la gloire !

BASTIEN. Possible ! mais lui pas bête a pêché un bâton de maréchal dans le chapeau à cornes de M. le maire.

TOUS. Que veux-tu dire ?

BASTIEN. Que Félix a le numéro quatre.

TOUS. Ah !

BASTIEN. Et sans protection ; en v'là de la chance ! Du reste, j'ai pas à me plaindre. . . après moi, le numéro deux. (*Il montre le numéro un placé à son chapeau.*)

LA MÈRE. Allons, mes enfans, du courage !

PALETOT. C'est ça, du courage et pas d'mariage. . . Maudite conscription !

LA MÈRE. Je n'ai pas un instant à perdre ! il s'agit de sauver mon fils, et de lui trouver un remplaçant.

BASTIEN. Un remplaçant ! je ne le souffrirai pas. . . (*A part.*) J'vas trouver Félix et lui monter la tête. . . (*Haut.*) Un remplaçant !

PALETOT. Avec ça qu'ils sont chauds, c'te année. . . toute la dot y passera !

MARIANNE. Voilà notre mariage manqué !

BNSEMBLE.

AIR de la Lectrice.

O douleur extrême !

Ah ! c'est trop souffrir.

Car celui que j'aime

Est prêt à partir.

(La mère Guichard rentre chez elle, Bastien sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

PALETOT, MARIANNE, puis FÉLIX.

PALETOT. Voyez-vous, Mlle Marianne, je me connais. . . je n'y survivrai pas. . .

MARIANNE. Ne dis pas cela. . .

PALETOT. Vous me regretterez, n'est-ce pas ? Ah ! promettez-moi de me regretter pas mal de temps.

MARIANNE. Tiens, je pleure, est-tu satisfait ? PALETOT. Non, ça vous rougit les yeux, et voilà tout... dieu de dieu ! gremlin de sort !

MARIANNE, *apercevant Félix.* Mon frère ! FÉLIX, *entrant.* Marianne, tu pleures. . . et toi aussi, Paletot. . . Oh ! je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez.

PALETOT. Il n'y a pas de quoi.

FÉLIX. Que veux-tu, le sort m'a désigné. . . Eh ! bien, je partirai.

MARIANNE. Oh ! non, tu ne partiras pas.

PALETOT. Et voilà ce qui nous désole !

FÉLIX. Comment ?

MARIANNE. Silence donc, Paletot.

FÉLIX. Au contraire, je veux qu'il s'explique... Voyons, n'ai-je plus votre amitié, votre confiance ?

PALETOT. Au fait, un peu plus tôt, un peu plus tard, faudra bien qu'il le save...

FÉLIX. Parle donc ! tu me fais mourir !

PALETOT. Tu sais que le destin m'a gratifié du père le plus avare de l'empire. . .

FÉLIX. Après ?

PALETOT. Quoique tu fasses la fortune de sa fabrique par les soins que tu y apportes en qualité de contre-maître, il ne consentait à me laisser épouser ta sœur, que vu la petite dot qu'elle possédait. . .

FÉLIX. Eh bien ?

MARIANNE. Et comme tu viens de tomber au sort. . .

FÉLIX. Ah ! je comprends. . . La dot de ma sœur payerait mon remplaçant... Voyons, mais ne pleurez donc plus. . . je ne veux pas être remplacé, moi. . . je veux partir. . .

MARIANNE. Mon frère, je ne veux pas que tu t'en ailles. . .

FÉLIX. Tu préfères donc renoncer à ton mariage ?

MARIANNE. Certainement. . . j'en mourrai de chagrin... c'est égal, j'aime mieux ça.

FÉLIX. Toi, mourir ! oh ! non, non.

PALETOT. Au fait, s'il aime la guerre, cet homme. . .

MARIANNE. Oui, pour se faire tuer.

FÉLIX. Quelle idée ! On en revient très souvent.

PALETOT. Admettons, admettons, la mère Guichard ne consentira jamais à ce que tu partes.

FÉLIX. Tu crois ?

PALETOT. J'en suis sûr.

FÉLIX. Alors, je lui dirai. . .

PALETOT. Toi, tu ne lui diras rien du tout.

FÉLIX, *à part.* Il a raison. . . je ne pourrai jamais m'opposer aux volontés de ma mère...

PALETOT. Brigand de sort !

MARIANNE. Sommes-nous malheureux !

PALETOT, *à Félix.* Au fait c'est ta faute !

FÉLIX, *étonné.* Ma faute ?

PALETOT. Oui, pour quoi que t'es la crème des hommes ? Tu te fais aimer, idolâtrer, estimer de tout le monde ; on ne peut plus se séparer de toi.... Si tu ressemblais à Bastien !

FÉLIX. Bastien....

PALETOT. Oui, il peut filer quand il voudra, celui-là, personne ne prendra le deuil....

FÉLIX. Pourquoi ? c'est un bon enfant....

PALETOT. D'accord, c'est un bon garçon, mais un mauvais sujet!

FÉLIX, à lui-même. Un mauvais sujet!

PALETOT. O geuse de conscription va!.... Adieu, Marianne.

MARIANNE. Adieu, Paletot! Mon Dieu nous ne nous reverrons plus!

FÉLIX, à part. Peut-être....

AIR :

Calmez, calmez votre douleur amère;
Chacun ici doit faire son devoir.
Tu dois, ma sœur, consoler notre mère.
Au revoir, bon espoir!

PALETOT.

En vain la guerre à mourir nous expose;
A force d'or, on trouve un remplaçant;
Mais en amour, hélas! c'est autre chose,
On peut gratis remplacer un amant.]

Reprise.

(Marianne et Paletot sortent.)

SCENE IX.

FÉLIX, seul. Si tu ressemblais à Bastien, a-t-il dit... on ne songerait plus à te trouver un remplaçant, on te verrait partir sans regrets... Eh! bien, est-ce donc si difficile? ne puis-je, pour un instant, imiter mon cousin, me faire une vie dissipée, hanter les cabarets, suivre les garçons du pays dans leurs folles débauches? il m'en coûtera sans doute pour renoncer ainsi à toutes mes habitudes, pour braver les remontrances de ma mère... mais un jour, quand elle apprendra le motif qui me fait agir, elle m'en aimera davantage... C'en est fait, dès à présent je ne suis plus Félix le bon fils, le bon frère, mais Félix le tapageur, le vaurien, le mauvais sujet... oui, mais comment justifier ce changement subit?... ma foi le Ciel m'inspirera... Voici Bastien, attention et soutenons le rôle que je me suis imposé!

SCENE X.

FÉLIX, BASTIEN.

BASTIEN.

A boire ter.

Nous quitterons-nous sans boire?

Ah! te voilà, cousin, sais-tu que depuis un quart d'heure je te cherche par terre et par mer?

FÉLIX. Moi aussi, je désirais te voir.

BASTIEN. Je viens te dévoiler une conspiration funeste.

FÉLIX. Une conspiration!

BASTIEN. Oui, l'on veut t'acheter un remplaçant.

FÉLIX. Mais...

BASTIEN. Silence... Je va faire de la morale, ça sera drôle : ne rions pas... Félix, le citoyen se doit à la patrie toutes les fois et quand le pays s'écrite : Viens ici, mon vieux, on a besoin de tes services.

FÉLIX. Tu as raison, et je ne prétends pas me soustraire à ce dernier devoir.

BASTIEN. Tu veux partir?

FÉLIX. Sans doute.

BASTIEN. Alors, bravo! embrassons-nous!

FÉLIX. Oui, embrassons-nous, et vive l'état de soldat, vive la bamboche!

BASTIEN. La bamboche!... De quoi? la peau d'agneau te pèserait-elle sur les épaules?

FÉLIX. Oui, je suis las de me voir entouré de femmes et de vivre comme un niais, un imbécille... Jé veux connaître la vie, m'émanciper, faire comme toi...

BASTIEN. Tu veux être bambocheur, audacieux jeune homme... alors écoute-moi.

AIR des Blouses.

L'mauvais sujet

Parfait

Dans son espèce

Est bon vivant,

Contant,

S'battant

Souvent.

Veux-tu tenter

D'imiter;

Pas d'faiblesse.

Félix, voilà

Ce qu'il faudra

Faire pour ça :

D'un être charmant

Faut allumer la flamme,

Faut être galant

Et brusquer l' sentiment.

Fin séducteur,

Pour captiver une femme,

Ton serviteur

Sait boucler l'acroch-cœur!

On est r'tappé,

Bien nippé.

L'amour porte

Au bal champêtre,

Où faut être

Bon enfant,

Laisser gaiment

Les sabots à la porte;

L'chagrin

Dans l'vin,

Enfin

Dans c' lieu divin,

On fait l'amour avec du pain d'épice;

C'est à coup sûr un bien chétif écot.

La beauté plonge au fond du précipic,

Et ça vous coûte un p'tit verre de coco!

Fin blanchisseur' tu seras ma conquête,

J'suis dans l'ivresse en voyant tes attrait!

Vite un galop, voyons, fais pas ta tête...

J'peux pas danser, ma chausser' m'fait des traits.

Ça prètera... J'peux pas, je vous l'jure,

J'ai mon amant qui me suit en tout lieu,

Où donc est-il?.. le voilà... c'te figure!

C'est ça ton homme, il est gentil l'monsieur!

On pinc' la belle, on s'éclance, on s'culbute;

L'monsieur vexé pousse des cris superflus,

L'faux pas arrive; on tombe sans parachute,

Voilà l'plaisir ou je n' m'y connais plus.

Après l'galop vient une autre contredanse,

C'est un jeu simple, innocent, sans apprêts,

Entre z'amis, on s'reflie une danse,

Puis l'on s'embrasse, et l'on va boire après.

L'mauvais sujet, etc.

FÉLIX. Eh! bien, ça ne me semble pas très-difficile.

BASTIEN. Tu crois? récapitulons un peu..... Sauras-tu déguster le vin?

FÉLIX. Pourquoi pas?

BASTIEN. Il faudra le boire pur.

FÉLIX. Sans doute.

BASTIEN. Ça te grisera!

FÉLIX. C'est ce qui en fait le charme!

BASTIEN. Enfin nous verrons... Tu ne connais aucun jeu?

FÉLIX. J'aurai le plaisir de les apprendre.
 BASTIEN. C'est encore vrai.... Alors nous disons, le vin, le jeu.... Et l'amour... oh ! par exemple.... voilà ce que tu ne sauras jamais faire.

FÉLIX. Bah ! ça vient tout seul.

BASTIEN. Non, non, en fait de femmes, tu ne peux aimer que ta mère et ta sœur.

FÉLIX. Je veux te voler tes maîtresses.

BASTIEN. Ta parole ? Alors commençons par le commencement : les amis nous attendent au cabaret voisin ; en avant !

FÉLIX. Soit, en avant ! (*Fausse sortie.*)

BASTIEN. Tu as de l'or dans tes poches ?

FÉLIX. Je n'ai pas le sou.

BASTIEN. Procure-toi des médailles, c'est indispensable !

FÉLIX. Ah ! je n'avais pas songé à cela.

BASTIEN. Eh ! bien ?

FÉLIX. Attends, il y a là, dans ce secrétaire, ce que j'ai gagné à la loterie, je vais y faire un emprunt.

BASTIEN. Sublime ! nous allons boire le remplaçant. (*Félix hésite.*) Va donc... (*à part.*) Félix qui se met des nôtres, qui se lance, qui fait la noce, voilà qui va faire jaser dans le pays.

FÉLIX, revenant. Allons, je suis prêt.

BASTIEN. Alors, en avant, et dis comme moi.

AIR : *J'aime le son du Clatton.*

Je suis soldat,
 C'est un bien bel état ;
 Vive la guerre !
 Quand on est militaire,
 On brave le destin fatal !
 Le brutal,
 Au total
 D'un plus d'un caporal
 A su faire un vaillant général !

FÉLIX.

Avec un peu de gentillesse
 Et l'acier d'mon bancal,
 J'veux enlever tes maîtresses
 Et l'bâton d'maréchal.

Reprise ensemble.

Je suis soldat, etc.

BASTIEN. Allons donc, le refrain... Chaud ! chaud !

LA MÈRE, au dehors, appelant. Félix.....

FÉLIX. Ma mère !

BASTIEN, à part. La maman ! Il va canner.

FÉLIX. Bastien, Bastien, partons vite !
 (Tous deux sortent précipitamment.)

SCÈNE XI.

LA MÈRE GUICHARD.

Félix ! Félix !... Il ne m'écoute pas... ah ! mon Dieu, c'est Bastien qui l'accompagne.... Cet homme est venu en mon absence donner de mauvais conseils à mon fils, l'entraîner avec les autres... je suis toute tremblante... Que vois-je ! ce meuble ouvert ! ce tiroir forcé ! Il m'a pris de l'argent peut-être... Cinquante francs ! cinquante francs !... Mais j'avais besoin de la somme entière, comment faire pour la compléter ?... emprunter chez les voisins, cela ne m'est jamais arrivé... On soupçonnera la cause de cet emprunt, on devinera à la rougeur de mes yeux le secret de mes larmes.... O mon fils ! mon fils ! voici la première fois que tu me fais pleurer !

SCÈNE XIII.

LA MÈRE, MARIANNE.

MARIANNE, accourant. Ma mère, vous pleurez !... quelque nouveau malheur nous menace-t-il encore ?

LA MÈRE, à part. Que lui dire ?

MARIANNE. Parlez, ma mère, parlez.....

LA MÈRE. Marianne, je n'ai pas de chagrin, mais une petite contrariété... Il me manque cinquante francs.

MARIANNE. On vous les a pris !... Qui soupçonnez-vous ?

LA MÈRE. Personne, ma fille... cet argent... moi seule j'ai pu en employer une partie..... mais je ne le croyais pas... et maintenant comment faire ?

MARIANNE. Ne vous affligez pas, ma mère... tenez, prenez ma montre, prenez...

LA MÈRE. Ta montre !

MARIANNE. C'est Félix qui me l'a donnée.... qu'elle serve à le sauver de la conception !

LA MÈRE. Embrasse-moi, Marianne, toi seule seras sacrifiée aujourd'hui, mais je t'en aimerai davantage et Dieu te récompensera.

MARIANNE. Oh ! ne parlez pas de moi, ne songeons qu'à mon frère.

AIR d'Yelva.

De trop d'espoir, j'avais l'âme ravie,
 De mes desirs j'exauçais le plus doux !
 Je me voyais heureuse pour la vie,
 Près de mon frère et près de mon époux ;
 Je caressais une folle chimère,
 Un avenir d'amour et d'amitié...
 De ce bonheur que je rêvais, ma mère.
 Ah ! du moins sauvons la moitié !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PALETOT.

PALETOT, entrant précipitamment. Allons vite, mère Guichard, on vous attend au cabaret du coin...

LA MÈRE. Que veux-tu dire ?

PALETOT. Ne vous frappez pas, il y a pour une quinzaine de francs de dégât !

LA MÈRE. Quinze francs de dégât !

PALETOT. N'vous frappez donc pas, c'est une misère... on veut simplement le garder en otage.

LA MÈRE. Qui ça donc ?

PALETOT. Je vous l'ai déjà dit, c'est Félix, c'est votre fils.

LA MÈRE. Félix ! ô mon Dieu, j'y cours.

Elle sort vivement, Paletot lui indique le cabaret.

MARIANNE. Comment, Paletot, mon frère est au cabaret !

PALETOT. Que voulez-vous ? ce pauvre garçon a eu tant de chagrin, rapport à nous, qu'il s'est plongé dans la boisson.

MARIANNE. En vérité !

PALETOT. Je n'ai pas voulu effaroucher la maman, mais elle va en payer de ces pots cassés.

MARIANNE. Mon Dieu ! tous les malheurs nous arrivent à la fois !

PALETOT. Je vous dis que c'est un chapelet de guignon, depuis ce matin j'ai la larme à

l'œil... (*On entend Bastien.*) Entendez-vous ? c'est lui...

MARIANNE. Bastien avec mon frère !

PALETOT. Félix se laisse entortiller.... Marianne, rentrez dans votre chambre, je vais leur parler raison.

MARIANNE. Je m'en rapporte à toi, mais.... PALETOT. Ne craignez rien et fermez-vous à double tour. (*Marianne entre chez elle.*)

Les voici... pas moyen de décamper, cachons-nous... ah ! (*Il ouvre une armoire et la referme sur lui.*)

SCÈNE XIV.

FÉLIX, BASTIEN, PALETOT, dans l'armoire.

BASTIEN.

AIR :

Jamais je n'tai vu comme ça,
Fair' des bamboches,
Vider tes poches,
Jamais je n'tai vu comme ça,
Fair' des bamboches dans ce goût là !
Tu fais des noces,
Tu t'fais des bosses,
T'es un phénix,
Mon p'tit Félix !
Jamais, etc.

FÉLIX. Tu es donc content de moi ?

BASTIEN. Non d'un chien de pistolet ! ça va ni plus ni moins que sur des roulettes.

FÉLIX. Jusqu'à ce jour, j'ai vécu comme un saint dans une niche, et si je veux vous rattrapper, vous qui avez été bon pas, il faut que je trotte maintenant.

BASTIEN. Quel gaillard ! c'est du plomb fondu, du bouillon de volcan, du fer en ébullition !

FÉLIX. Allons, tu me flattes... Mais les amis, et les amis vont venir... Aide-moi à préparer les liquides...

BASTIEN. Comment ! tu nous traites ici chez la maman...

FÉLIX. Pourquoi pas ?

BASTIEN. Au fait, c'est chez toi.

FÉLIX. Un peu.

BASTIEN. Ous qu'est la vaisselle plate ?

FÉLIX, désignant l'armoire. Là dedans.

BASTIEN. As-tu la clé ?

FÉLIX. Non.

BASTIEN. La porte est fermée...

FÉLIX. Enfonce-là !

BASTIEN, étonné. Hein ?

FÉLIX. Enfonce-là, te dis-je....

BASTIEN. Nom d'une capote ! en v'là un qu'est pas fainnant... Félix, embrassons-nous, j' sommes cousins !

FÉLIX. V'là les amis...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

ENSEMBLE.

AIR de Dieu et de la Bayadère.

Amis, le plaisir nous invite
Au rendez-vous nous accourons.
Il faut ici prouver bien vite
Que nous sommes de vrais lurons

BASTIEN, à Félix. Eh ! bien, que décidons-nous touchant la porte aux assiettes ?

FÉLIX. Attends, j'ai là un passe-partout. (*On*

lui livre passage ; il prend un bâton et en frappe la porte à coups redoublés.) Place ! place !

PALETOT, sortant de l'armoire. Au secours ! au secours ! vous all-z casser la porcelaine ! (*Tout le monde rit.*)

FÉLIX. Que faisais-tu là, beau-frère ?

PALETOT. Je réfléchissais...

FÉLIX. Dis plutôt que tu voulais nous espionner.

PALETOT. Moi ! ô Dieu ! ô Dieu !

FÉLIX. Allons, prends les clés de la cave et viens m'aider.

PALETOT. A la cave ! Mais que dira la mère Guichard ?

FÉLIX. Elle dira que tu as mieux aimé obéir que de te faire assommer...

PALETOT. Elle aura raison de dire ça. (*A part.*) Dieu de Dieu ! quel changement !

FÉLIX, aux ouvriers. Vous, dansez, chantez, amusez-vous... Je va préparer les limonades....

BASTIEN. Bien dit...

TOUS. Vive Félix ! (*Félix et Paletot sortent un moment.*)

BASTIEN. Moi, en attendant, je vais vous rosignoler la complainte du troupiier partant pour l'armée de la guerre... C'est de circonstance.... Attention ! chacun sa chacune, et soignez-moi la ritournelle... avec accompagnement d'entrechats...

TOUS. Bravo ! bravo !

BASTIEN.

AIR : *Cousin du petit François.*

Chut !... faut se r'fler l'agrément
De quitter l'paternel potage ;
Avec le prussien et l'allemand
On va s'permettre un repassage
En manière de carambolage !
Envain l'on entrav' notr' départ,
Envain c'qu'on appelle l'beau sesque
S'oppose en fragile rempart,
Gémit et prétend qu'on le vesque...
Silence ! la charge en douze temps.
N'a pas été inventée pour les quadrupèdes...

La gloire et la victoire sont l'épouse naturelle des z'héros, voilà son beau sexe à eux ! Pour ce qui est de l'autre, on lui dit :

De mon métier
J'sais la tactique,
Me v'là troupiier,
Le fait est clair ;
J'suis un vaurien
Ma bell' pratique,
Portez-vous bien,
J'me donn' de l'air.

(*Tous dansent sur la ritournelle.*)

Chut !... faut s'apprendre à voltiger
Comm' insaisissables flammes.
Autant que de ch'mis's faut changer
De pays, de mœurs et de femmes,
Sans faire attention aux réclames ;
L'anglais' voudra nous enchaîner,
Et la russienn' nous mettre en cage,
L'espagnol' viendra nous prôner
Les voluptés d'son esclavage.

Silence ! la liberté n'a point z'éte inventée pour les quadrupèdes... l'inconstance et l'impétérance sont l'épouse naturelle des z'héros, voilà son beau sexe à eux ! Pour ce qui est de l'autre, on lui dit :

De mon métier, etc.

Tous dansent et chantent sur le refrain précédent ; (à ce moment rentrent Paletot et Félix.)

PALETOT, avec des bouteilles. Donnez-vous donc garde, vous allez me casser...

FÉLIX, aux conscrits. Tenez, les amis, c'est bon et c'est pressé, faut expédier ça tout de suite, quand il n'y en aura plus, il y en aura toujours.....

TOUS. A table ! à table !

PALETOT, à part. En v'là une conduite ! et dire que j'ai apporté les bouteilles ; quelle charge !

FÉLIX. Mets-toi là, Paletot, et bois avec nous...

PALETOT. Merci, papa m'attend pour chauffer le four.

FÉLIX. C'est différent... mais si tu rencontres la mère Guichard...

PALETOT, vivement. Je n'irai rien, je suis discret.

FÉLIX. A la bonne heure ! (à part.) Dans cinq minutes elle saura tout... c'est ce que je veux.

PALETOT. Serviteur, messieurs.

BASTIEN. Adieu ; mes complimens chez toi.

PALETOT, revenant. Plait-il ?

FÉLIX. Que le diable t'emporte !

PALETOT, sortant. Merci.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté PALETOT.

FÉLIX, s'oubliant. Allons, conscrits, du courage, il faut quitter son pays, ses douces habitudes de bonheur, ses amis, ses parens...

BASTIEN, clonné. Eh ! ben, et puis après ?

FÉLIX. Cette séparation est cruelle, n'est-ce pas ?

BASTIEN. A cause ?

FÉLIX. Mais c'est un devoir sacré !

BASTIEN. Un sacré devoir ? (*Félix s'oublie ; les amis se regardent entr'eux et paraissent surpris de son langage peu en harmonie avec la débauche qui s'apprête.*)

FÉLIX.

Air : Des Chiens de Sa Majesté,

Bravant une peine amère,
Soyons heureux et partir ;
Car la France est une mère...
Pour sa mère, on doit mourir.

BASTIEN. Qu'est-ce qu'il chante donc, celui-là ? la cantate des agonisants !... Silence, Félix, tu n'es pas à la hauteur de la circonstance, mon vieux... Depuis un instant ta gaité tourne à la tristesse.

FÉLIX. Moi, par exemple !

BASTIEN. Oui, tes farces ne sont plus franches ; tu as la mine d'un insensé plutôt que celle d'un bambocheur...

FÉLIX. Bastien, tu ne veux pas m'insulter, me faire de la peine...

BASTIEN. Jamais...

FÉLIX. Eh ! bien garde tes observations pour toi... Camarades, depuis ce matin, ai-je boudé devant l'ouvrage ?

TOUS. Non, non.

FÉLIX. Qui a brisé le plus de portes et de vitres, aujourd'hui ?

TOUS. Félix ! Félix !

FÉLIX. N'ai-je pas répété tous vos refrains de buveurs, toutes vos chansons libertines ?

TOUS. Oui, oui.

FÉLIX. Ecoutez, les amis, je veux faire plus encore ; je défie le plus malin de me surpasser maintenant... Nous sommes ici chez ma mère, n'est-ce pas ? Un bon sujet... un imbécille respecterait la maison de sa mère... eh ! bien, voyez si je me moque de tout ! (*Il casse deux assiettes qu'il jette contre le mur.*)

Air précédent.

Avec la raison je divorce,
Je fais la noce,
A mort ! (Ter)
Plus fort !
Vive le bacchanal
Infernal.

Reprise ensemble.

BASTIEN. Félix, pardon excuse, mon garçon, tu n'as jamais été si beau que ça...

FÉLIX. Prends ma place... bats le fer pendant qu'il est chaud...

BASTIEN. Où vas-tu donc ?

FÉLIX. Là... m'asseoir un instant.

BASTIEN. Oui, je comprends, la terre tourne, comme disent les gastronomes... (*Aux ouvriers.*) Attention ! calonniers à vos pièces ; débourez... si le bouchon résiste, tordez le cou à la bouteille, plongez-vous dans l'ivresse... vous ne craignez pas d'en avoir jusque-là, hein ! mes petits canards, vous nagez dans le vin comme le poisson dans l'eau.

La morale est un chimère,
Qu'à jamais je vous défends ;
La bamboche est un bon mère
Quoi qu'elle enfonce ses enfans.

FÉLIX, à part. Mon Dieu ! mon Dieu ! si je pouvais pleurer !

BASTIEN.

Avec la raison je divorce, etc.

Attention, v'là la dernière tournée ; hein ! comme ça veloute par où ça passe, on dirait un fer chaud qui vous passe dans la gorge.

FÉLIX, à part, et relisant une lettre qu'il a écrite pendant le dialogue précédent. Si je ne dois plus vous revoir, au moins cette lettre vous aura dit ce que Félix a fait pour vous, et vous prierez Dieu pour le mauvais sujet.

BASTIEN.

D'abord, un ! on se désaltère
On fricotte comme des prélats,

(Cassant une assiette.)

Allez donc, voici la manière de s'en servir ; qui en veut des castagnettes ?... (*Tous, à l'exemple de Bastien, brisent les bouteilles, renversent la table et finissent par se battre ; les femmes se sauvent effrayées ; Félix a fini sa lettre et regarde cette scène... à ce moment la mère Guichard entre, sa présence en impose aux buveurs qui se retirent à gauche ; Félix se trouve à leur tête.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA MÈRE GUICHARD.

LA MÈRE. Que signifient ce bruit, ce vacarme ?

FÉLIX, à la vue de sa mère, reprend le rôle qu'il s'est imposé. On s'amuse, mère, faut bien que jeunesse se passe...

LA MÈRE. Comment, Félix, c'est toi qui les autorise ?

FÉLIX. Je buvais avec eux; ce sont tous des amis!

LA MÈRE. Des amis!

FÉLIX, *à part*. Du courage, du courage....

LA MÈRE. Dis plutôt des vagabonds, des libertins !...

FÉLIX. Mère, n'insultez pas les camarades...

LA MÈRE. Les insulter... ce serait difficile, mais je les chasse de chez moi !

FÉLIX. Eh ! bien vous me chassez aussi.... Camarades, allons ailleurs, et vive la joie ! (*La mère Guichard jette un cri de douleur et de surprise; Marianne entre et court soutenir sa mère, qui tombe presque évanouie; Félix fait un mouvement pour soutenir sa mère; mais il s'arrête tout-à-coup, semble faire un violent effort sur lui-même et sort avec les ouvriers, en répétant :*

SCÈNE XVIII.

LA MÈRE, MARIANNE.

MARIANNE. Ma mère, ma bonne mère !

LA MÈRE. Oh ! laisse-moi pleurer, car j'é-touffe... Tu as entendu comme il m'a traitée !..

MARIANNE. Mon frère a été entraîné par des faux amis... nous le ramènerons, n'en doutez pas.

LA MÈRE. Hélas ! je l'espère encore...

AIR : *Depuis longtemps.*

En vain j'éprouve une douleur amère,

Ah ! comme moi, tu l'apprendras un jour,

Ma pauvre fille, un cœur de mère

Est une énigme, un mystère d'amour !

Le fils qui cause nos alarmes

Semble toujours excusable à nos yeux,

L'enfant qui fait couler nos larmes,

Est celui qu'on aime le mieux.

SCÈNE XIX.

LES MÈRES, PALETOT.

PALETOT, *entrant*. O les monstres ! les scélérats ! les antéchristes !... les inconséquens !

LA MÈRE. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

PALETOT. Il y a que les oreilles n'ont rien vu, que les yeux n'ont rien entendu d'aussi... monumental !

MARIANNE. Explique-toi...

PALETOT. Malheureuse mère ! sœur infortunée ! je vous trouve bien intéressantes... embrassons-nous.

MARIANNE. Mon Dieu ! mon Dieu ! mais tu me fais mourir !

LA MÈRE. Mon fils est-il mort ?

PALETOT. Non pas, au contraire !

LA MÈRE. Les conscrits se sont livrés à de nouveaux excès ?

PALETOT. Des excès ! dites donc des... des excès au fait... La morale vient d'être fouettée coram populo, c'est-à-dire devant notre fabrique de porcelaine.

MARIANNE. Paletot, je t'en supplie, conte-nous la chose simplement.

PALETOT. Donc, les conscrits étaient là en majorité... donc, un peloton de jeunes filles, le corps respectable des brunisseuses, sortait de l'atelier de papa... on les entoure, on les embrasse avec escalade... on leurs z'y aurait dit : S'il vous plaît, pas une n'aurait refusé... mais de force, ça afflige... on crie à la garde !

LA MÈRE. Elle arrive !

PALETOT. Pas encore ! Pendant que les troupiers prennent leurs clarinettes, mesgaillards mettent le feu à notre porte, c'est-à-dire à 265 fagots qui se chauffaient au soleil en attendant mieux...

LA MÈRE. Comment, le feu !..

PALETOT. Oui, ensuite après ils font une farandole autour en chantant *Bon voyage, cher Dumollet ! Malbroug s'en va-l'en guerre*, et autres Marseillaises...

MARIANNE. Est-il possible !

LA MÈRE. Mais Félix n'était pas de cette bande ?

PALETOT. Fort peu... le beau premier en tête, avec des yeux en dehors de leur établissement, et une figure supérieurement renversée... La bamboche ne l'embellit pas.

LA MÈRE. Et qu'est-il arrivé ?

PALETOT. Ohé ! qu'ils disaient, le Félix s'é-mancipe, le Félix se lance, ohé ! il n'est plus comme autrefois jadis un... je vous passe le mot... ça veut dire cornichon !

LA MÈRE. Et la fin de tout cela, la fin ?

PALETOT. La fin finale, c'est qu'ils sont tous en prison.

TOUTES DEUX. O mon Dieu !

PALETOT. Mais le plus terrible, c'est que papa se larmoyait du départ de Félix, plus de contre-maitre, plus de fabrique, qu'il disait... je donnerais, c'est-à-dire je préterais de quoi acheter des douzaines de remplaçans pour garder mon Félix...

TOUTES DEUX. Vraiment !

PALETOT. Bref, il était prêt à lâcher les noyaux.

TOUTES DEUX. Il se pourrait !

PALETOT... Oui, mais après cette scène ignoble, qu'il parte, a-t-il dit, qu'il parte, le garniment, le chenapant, le drôle !

SCÈNE XX.

LES MÈRES, FÉLIX, *paraissant*.

FÉLIX. Il partira...

TOUS. Félix !...

FÉLIX. Il le faut, je le veux.

LA MÈRE. Venez, mes enfans, laissons là ce mauvais sujet... s'il revient, c'est encore pour nous faire de la peine.

FÉLIX. Ma mère, je voudrais vous parler... à vous seule. (*Bas à Paletot,*) Paletot prends cette lettre... Tu me la rendras au retour... et s'il m'arrivait un malheur !

PALETOT. Ah ! bah !

FÉLIX. C'est une supposition... Tu la remettrais à ma mère.

PALETOT. Convenu... (*à part*), C'est nébuleux... Je tiens pourtant le pot aux roses, et si je n'étais pas si discret... non ce serait mal... c'est égal, il me pousse une idée... (*Il sort vivement. Félix remet à Marianne un sac vide qu'il tient à la main, puis il lui fait signe de se retirer.*)

SCÈNE XXI.

LA MÈRE, FÉLIX.

LA MÈRE, *à part*. Comme il est changé depuis ce matin... Félix !

FÉLIX. Ma mère...

LA MÈRE. Mon enfant, si c'est le repentir

qui vous conduit près de moi, parlez avec confiance, une mère est toujours indulgente.

FÉLIX, *à part*. Du courage... songeons à ma sœur... (*Haut.*) Allez-vous encore me faire des reproches ?

LA MÈRE. Encore ! mais c'est la première fois que je t'en adresse, c'est la première fois que vous les méritez.

FÉLIX. Qu'ai-je donc fait ?

LA MÈRE. Ce que vous avez fait, faut-il vous le rappeler, vous avez été un sujet de scandale pour tous les voisins.

FÉLIX. Parce que j'ai suivi les camarades ?

LA MÈRE. Parce que vous avez fait station dans les cabarets, parce que vous avez répété des chansons licencieuses... parce que vous avez pris de l'argent dans ce secrétaire...

FÉLIX. Cet argent était à moi.

LA MÈRE. Enfin, parce que vous avez été mauvais fils, que vous avez fait pleurer votre mère...

FÉLIX. Vous avez eu tort de pleurer.

LA MÈRE. Tort!...

FÉLIX. Sans doute : pouvais-je rester toute la vie un enfant conduit à la lisière... rappelez-vous ce que les voisines vous ont répété si souvent... Un jour, disaient-elles, un jour vous vous repentirez de l'éducation que vous donnez à votre fils.

LA MÈRE, *à part*. C'est vrai !

FÉLIX. Plus tard, il se dédommagera de la gêne que vous lui imposez.

LA MÈRE. La gêne...

FÉLIX. Sans doute, mon père vous avait abandonnée, je vous devais des égards...

LA MÈRE. Des égards !

FÉLIX. Je vous ai sacrifié toutes les joies de ma jeunesse, tous mes plaisirs de jeune homme.

LA MÈRE. Comment !

FÉLIX. Quand les autres allaient au cabaret, à la danse, je restais ici près de vous ; ils s'amusaient eux, et moi...

LA MÈRE. Eh ! bien...

FÉLIX. Eh ! bien, je m'ennuyais !... ces désirs réprimés avec force ont grandi dans mon cœur... mes passions débordent aujourd'hui... Il me faut des plaisirs à moi qui ai plus de vingt ans, à moi qui suis un homme enfin !

LA MÈRE. Quel langage mon Dieu !

FÉLIX. Je me suis largement acquitté de tout ce que je vous devais, ma mère... je puis maintenant songer à moi, à la patrie qui me réclame.

LA MÈRE. Partez, monsieur... je ne m'oppose plus à vos désirs... je n'exige plus de sacrifices... tant qu'il m'a été possible d'y croire, j'ai été heureuse et fière de votre amour.

FÉLIX. Ma mère !...

LA MÈRE. Laissez-moi... je refuse votre pitié... O mon Dieu ! suis-je assez punie de l'avoir tant aimé !

FÉLIX, *à part*. Elle pleure !... mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi du courage.

LA MÈRE. Pour lui, je détruisais l'avenir de Marianne, de cet ange qui tout-à-l'heure encore sacrifiait avec joie sa montre pour remplacer l'argent qu'il dépensait... elle avait oublié ses chagrins... pour ne songer qu'à conserver son frère.

FÉLIX. Il se pourrait ! bonne sœur ! (*à part*). Oh ! moi aussi je suis généreux.

LA MÈRE. Elle croyait ainsi que moi que vous étiez heureux auprès de nous.

FÉLIX. Ma mère...

LA MÈRE. Pauvre enfant ! il nous trompait toutes deux... son amitié n'était que fausseté, il avait hâte de nous fuir... sa tendresse n'était que de la pitié.

FÉLIX, *à part*. Oh ! c'est trop souffrir... (*Haut.*) Ma mère...

LA MÈRE. Laissez-moi... par pitié du moins il ne fallait pas me dévoiler les secrets de votre âme, ingrat, je vous aimerais encore au lieu de vous mépriser.

FÉLIX, *à part*. Le mépris de mère... oh ! je n'y survivrai pas... (*Haut.*) De grâce, ma mère, écoutez-moi... (*Roulement de tambour au dehors.*) On vient... c'est ma sœur... achevons le sacrifice !

SCENE XXII.

LES MÈRES, MARIANNE, BASTIEN, CONSORTS.

BASTIEN. Halte et front !

FÉLIX. Ma mère, adieu !

LA MÈRE. Laissez-moi.

MARIANNE. Comment vous n'embrasserez pas mon frère... vous laisserez votre fils partir ainsi...

LA MÈRE. Oui, oui qu'il parte... qu'il parte... C'est ce qu'il a de mieux à faire maintenant.

SCENE XXIII.

LES MÈRES, PALETOT.

PALETOT, *accourant*. Il ne partira pas, il ne partira pas... j'épouserai Marianne, papa paye le remplaçant... Mère Guichard, les amis, aye ! ouf ! donnez-moi une chaise ou un verre d'eau sucrée...

TOUS. Que veut-il dire ?

PALETOT. Quel trait ! quel trait ! se faire canaille par dévotement filial, fraternel...

BASTIEN. Comment Félix... ?

PALETOT. Oh ! c'est Romain ! c'est Grec !... J'ai lu sa lettre, papa à lu sa lettre... Mère Guichard lisez sa lettre...

FÉLIX. Paletot, tu m'avais promis...

PALETOT. D'être discret... oui, nous serions propres... Mais v'la la mère Guichard qui pleure de joie.

LA MÈRE, *lisant, attendrie au dernier point*. « Ma bonne mère, vous vouliez m'acheter un remplaçant, dépenser l'argent destiné à la dot de ma sœur, je ne devais pas le souffrir... Pour ne plus mériter votre amour, je me suis fait libertin, mauvais sujet !... à ce prix seulement, je pouvais acheter le bonheur de Marianne, si tendre, si dévouée pour moi... si je ne dois plus revoir cette lettre, vous apprendra ce que j'ai fait pour vous... vous m'en aimerez davantage et vous prierez Dieu pour le mauvais sujet ! »
Mon fils !

FÉLIX. Ma mère ! (*Tous deux se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BASTIEN, *d'un ton goguenard*. Tableau fi-

nal ! l'amour, l'estime et l'amitié, trois compagnons de voyage que j'estime, et dont je n'eus pas... (*Aux conscrits.*) Troubadours de la guerre, attention ! saisissez vos instruments de voyage... la patrie vous promet des clarinettes de cinq pieds... en attendant, jouons des jambes et vive l'Empereur !

Tous. Vive l'Empereur !

EMSEMBLF.

AIR FINAL d'un Tour de faction.

En avant ! en avant !
Du courage et du zèle

Le devoir nous appelle
La gloire nous attend.

FÉLIX, au public.

J'ai retrouvé mes premières amours,
Je suis heureux... pourtant, je doute encore ;
Car vous pouvez aujourd'hui pour toujours,
De mes amis, me séparer encore ;
D'un tel péril serai-je triomphant ?
Ou mon espoir n'est-il qu'une chimère ?
De vos rigueurs son amour me défend,
Ah ! n'allez pas exiler son enfant,
Respectez le cœur d'une mère !

*Reprise de l'ensemble.—Roulement de tambour.
—Tableau.—Le rideau baisse.*